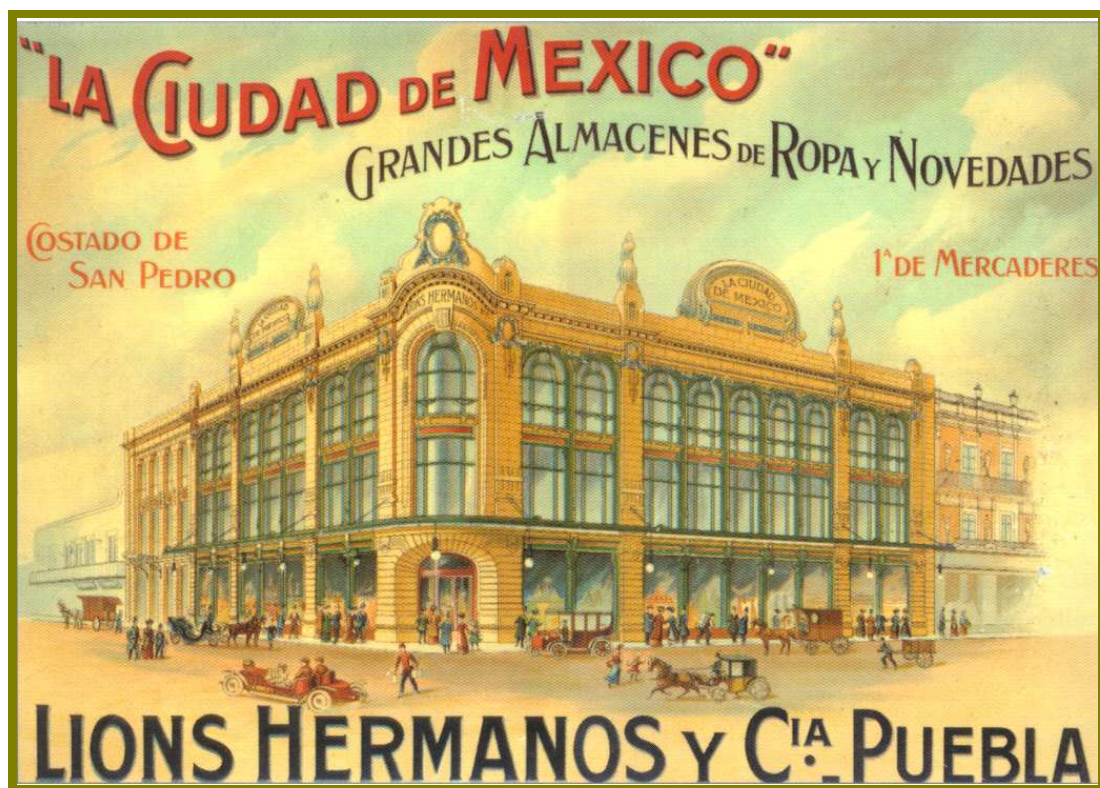


**L'EDIFICE D'UN GRAND MAGASIN DE BARCELONNETTES  
À LA VILLE DE PUEBLA (MEXIQUE)**



**Leticia Gamboa Ojeda**

**ICSyH-BUAP**

## L'EDIFICE D'UN GRAND MAGASIN DE BARCELONNETTES A LA VILLE DE PUEBLA (MEXIQUE)\*

*Leticia Gamboa Ojeda\*\**

Un bâtiment typiquement française à Puebla est celui qui occupe l'angle des rues 2 Oriente et 2 Norte, au centre-ville. Son histoire est en effet étroitement liée à la France: non seulement parce que c'est en France que connurent leur apogée le style et les usages pour lesquels cet édifice fut conçu, mais également en raison de la provenance de certains matériaux qui furent utilisés à sa construction, voire de l'origine géographique de ces hommes qui, au début du siècle dernier, le firent bâtir.

### 1. Fondateurs et propriétaires

La paternité de ce bel édifice revient aux frères Lions et à leur associé Adrien Reynaud. C'est en compagnie d'un oncle –Jean Baptiste Lions– que le premier des frères Lions arriva au Mexique, en 1858. Il s'appelait Jean Baptiste Eugène, n'avait que treize ans et provenait d'une famille nombreuse, qui se composait de Jean Ange Lions, tailleur

---

\* Passage de l'ouvrage du même auteur, *Au-delà de l'Océan. Les Barcelonnettes à Puebla, 1845-1928*. Barcelonnette, 2004, coédition de Sabença de la Valéia - Institut des Sciences Sociales et Humaines de l'Université Autonome de Puebla (pp. 287-301).

\*\* Professeur chercheur à l'Institut des Sciences Sociales et Humaines de l'Université Autonoma de Puebla (Mexique); membre du corps académique « México-Francia: presencia, influencia, sensibilidad ».

de son état, son épouse Antoinette Lèvre et leurs treize enfants<sup>1</sup>.

En 1862, l'oncle et son associé, Jean Baptiste Chaix, fondèrent le magasin *La Ciudad de México*, qu'ils mirent sur pied en louant une annexe de l'ancienne demeure d'Ovando, connue sous le nom de *Casa de los Muñecos* (Maison des Bonshommes), sise dans la rue Primera de Mercaderes, l'une des principales artères commerçantes de Puebla. Deux ans plus tard, Chaix se retira de la compagnie et sa place fut occupée par le jeune Eugène, suivi quelques années plus tard de ses frères Antoine et Aimé<sup>2</sup>.

En 1879, ce commerce occupait déjà deux annexes de la demeure d'Ovando; plus tard, il occuperait presque tout le rez-de-chaussée. Mais l'espace ne tarderait pas à être insuffisant, *La Ciudad de México* étant devenu le magasin le plus important de la ville. En comptant les meubles, les marchandises et les dettes en sa faveur, *La Ciudad de México* représentait, en 1900, une valeur de 859 mille pesos<sup>3</sup> (autant que celle d'une usine textile de 7000 fuseaux et de 400 métier à tisser, comme celle de La Constancia Mexicaine).

Mais à cette date les fondateurs avaient regagné leur terre natale: le premier avait été, en 1880, le fondateur Jean Baptiste Lions, remplacé ensuite par Adrien Reynaud, mentionné à plusieurs reprises dans les chapitres précédents. Après quoi les trois frères s'en allèrent les uns après les autres. C'est leur demi-frère, Jules Jean, qui,

---

<sup>1</sup> Maurice PROAL et Pierre MARTIN CHARPENEL, *L'empire des Barcelonnettes...*, p. 47.

<sup>2</sup> AGNP, Not. Patricio Carrasco, Puebla, 24-I-1881. *El Monitor*, Puebla, 14-VII-1921.

<sup>3</sup> ARPP, livre 3 de Commerce, tome 5, 3-IV-1901 et inventaire annexe, du 31-XII-1900.

associé à Reynaud, prendrait la tête des affaires. C'est ainsi que l'entreprise fut restructurée en 1901, adoptant la raison sociale de *Lions Hermanos y Compañía*. Depuis la France, Eugène continuait à participer à la société, qui se composait également de Jules Jean et d'Adrien, ainsi que des Valéians Louis Moutte et Casimir Philip. En 1908, un fils d'Eugène, portant également le nom de Jean, s'intégra à l'entreprise<sup>4</sup>.

À cette date, les travaux de construction d'un nouveau local étaient déjà avancés. La volonté moderniste qui s'était emparée de certains secteurs de l'économie et de la société mexicaines, ainsi que la prospérité spécifique de *La Ciudad de México*, avaient incité les Lions et Reynaud à construire leur propre édifice, un édifice spacieux et luxueux comme ceux que possédaient d'autres établissements du même genre à Mexico et à Guadalajara. C'est pourquoi ils firent l'achat, entre 1894 et 1902, de cinq immeubles contigus à leur magasin, pour les faire démolir par la suite<sup>5</sup>. L'espace ainsi dégagé fut utilisé à la construction de l'édifice, dont l'inauguration eut lieu le 21 février 1910.

En 1911, lorsque éclata la Révolution Mexicaine, presque tous les associés de *La Ciudad de México* se retirèrent de l'entreprise. Adrien Reynaud resta pour le moment seul à la tête de l'affaire, en s'engageant à liquider les capitaux et intérêts de ses anciens associés de façon échelonnée, à un taux d'intérêt de 6%: 603 402,86 pesos à Eugène Lions, 318 460,95 à Jules Jean Lions, 130 496,10 à



Juan Lions, le plus jeune des frères Lions de Barcelonnette, partenaire de l'entreprise "Lions Hermanos y Compañía" entre 1908 et 1911, co-proprétaire du grand magasin de vêtements et nouveautés "La Ciudad de México", établi dans la ville de Puebla depuis 1862 (source : Rosendo Márquez, « Puebla en el centenario de la Independencia », Puebla, 1910).

<sup>4</sup> ARPP, livre 3 de Commerce, tome 5, 3-IV-1901 et annotations marginales. AGNP, Not. Patricio Carrasco, Puebla, 22-IV-1908.

<sup>5</sup> Leticia Gamboa Ojeda, "Comerciantes barcelonnettes...", p. 49. AGNP, Not. Severo Sánchez de la Vega, Puebla, 12-I-1894; Not. Patricio Carrasco, Puebla, 23-VI-1896 et 15-X-1902; Not. Laureano Cabrera, Puebla, 29-X-1901; Not. Jesús Sánchez Muñoz, Puebla, 5-XI-1901. ARPP, livre 1 des Propriétés, tome 52, pp. 94-96.

Louis Moutte, 105 300,48 à Casimir Philip, et 100 462,14 à Jean Lions (soit un total de 1 258 152,53 pesos)<sup>6</sup>.

Pour affronter ces graves engagements, la même année Reynaud eut recours à l'appui financier du puissant entrepreneur de la Vallée Léon Signoret, résidant à Mexico, qui versa un capital de 500 000 pesos et prit le rôle d'associé commanditaire, en laissant à Reynaud celui d'associé commandité. C'est ainsi que se constitua l'entreprise *Signoret y Reynaud*, qui géra le magasin jusqu'en 1918, année au cours de laquelle Signoret se retira de la société (il mourut peu de temps après). Lors de la liquidation de celle-ci, la valeur de l'édifice fut estimée à la coquette somme de 300 000 pesos or; mais cet immeuble n'appartenait pas entièrement à Reynaud, puisque il n'avait pas encore pu liquider tous les avoirs des Lions<sup>7</sup>.

D'un autre côté, lorsque Signoret se retira de l'entreprise Reynaud se vit obligé à lui verser 90 000 pesos annuels pendant six ans, à titre de capital et intérêts<sup>8</sup>. Les banques étant ruinées à la suite de la Révolution, seuls les milieux privés étaient à même de lui accorder un prêt. Il obtint celui-ci auprès de William Oscar Jenkins, un Américain né à Shelbyville (Tennessee) en 1878 et qui était arrivé à Puebla au début du siècle avec 13 000 pesos en poche, obtenus en travaillant comme mécanicien des chemins de fer dans le nord du pays. Fort de ce capital, il avait monté une petite usine de bas et de chaussettes, qui donna bientôt naissance à trois grandes entreprises, installées dans les villes de Puebla, Mexico et Querétaro et

---

<sup>6</sup> ARPP, livre 3 de Commerce, tome 10, 3-IV-1911. AGNP, Not. Patricio Carrasco, Puebla, 25 et 26-IV-1911.

<sup>7</sup> AGNP, Not. Patricio Carrasco, Puebla, 25-IV-1911. ARPP, livre 1 des Propriétés, tome 62, pp. 167-168; livre 3 de Commerce, tome 10, 3-IV-1911.

<sup>8</sup> *El Monitor*, Puebla, 7-VIII-1921. ARPP, livre 3 de Commerce, tome 15, 11-III-1919.





qui, vers 1910, contrôlaient pratiquement tout "le marché de la bonneterie économique dans l'ensemble du pays"<sup>9</sup>.

Ces activités, mais surtout les brusques différences de parité entre le peso et le dollar au début du gouvernement du chef de la Révolution Venustiano Carranza (1916-1920), que Jenkins sut mettre à profit, avaient fait de lui l'un des hommes les plus riches de Puebla, disposant des plus grandes liquidités. C'est donc tout naturellement vers lui que se tournèrent plusieurs commerçants en difficulté, dont Reynaud lui-même. Par ailleurs, le poste de consul des Etats-Unis à Puebla que Jenkins exerçait, faisait de lui l'un des étrangers les plus influents de la région.

De cette manière, en 1919 Jenkins prêta 500 000 pesos or à Reynaud et devint son associé, en échange de quoi il recevrait une rente fixe de 20 000 pesos par an, sans avoir à répondre "d'éventuelles pertes que pourrait subir la compagnie". L'entreprise ajouta à sa raison sociale le terme "successeurs", pour indiquer le changement de l'associé commanditaire, déclara un capital social de 630 000 pesos et déplaça son domicile social à Mexico. En outre, Reynaud et Jenkins accordèrent l'entrée de trois anciens employés en qualité d'associés commandités, mais sans aucun apport de capital: Augustin Henric et deux autres commis, León Esmenjaud et Paul A. Lions, qui étaient de retour à Puebla, après avoir participé –encouragés ou envoyés par l'entreprise– comme soldats aux fronts de la guerre en Europe. En 1925 un troisième employé qui avait été dans la Guerre, fut admis comme associé industriel: Henri Mazel<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> Waldemar VERDUGO-FUENTES *et al.*, *Fundación Mary Street Jenkins*, p.s.n.

<sup>10</sup> ARPP, livre 3 de Commerce, tome 15, 11-III-1919. AGNP, Not. Venturoso Torijano, Puebla, 4-X-1921 et 10-XII-1925.

À la fin de 1925, une fois devenu le seul propriétaire de l'édifice de *La Ciudad de México*, Adrien Reynaud le loua formellement à *Signoret y Reynaud Sucesores*. On signa le contrat pour deux ans: 18 000 pesos de rente annuelle, la charge pour l'entreprise de payer une contribution de 3 600 pesos par an, et l'engagement de prendre une assurance pour 150 000 dollars, afin de protéger l'édifice. Mais en 1926, l'entreprise fut victime –affirma-t-on devant notaire– d'un détournement de fonds et de discrédit de la part de l'associé et gérant Paul Lions, qui fut renvoyé. Cet événement marqua la faillite de Reynaud, quoiqu'en réalité celle-ci avait plutôt été lentement provoquée par les lourdes charges qu'il avait acceptées. Lorsqu'expira le délai social de *Signoret y Reynaud Sucesores*, Reynaud dut céder à Jenkins, en 1927, la propriété de l'édifice de *La Ciudad de México*, afin de lui rembourser son prêt. Bien que la valeur fiscale du bâtiment fût de 286 858 pesos or, la valeur de l'édifice stipulée dans le contrat d'achat et de vente s'élevait à 250 000 pesos or, prix sur lequel s'accordaient "les deux parties, pour en avoir ainsi convenu et estimant ledit prix juste et légitime"<sup>11</sup>.

Afin d'acquérir l'édifice et d'en entreprendre son exploitation commerciale, la même année William Jenkins mit sur pied la société anonyme *Edificio Imperial*, avec un capital de 500 000 pesos or, divisé en 500 actions au porteur de 1 000 pesos chacune<sup>12</sup>. Il rebaptisa ainsi l'édifice d'un nom qui lui allait à merveille, s'agissant de l'un des bâtiments les plus aristocratiques de la ville; toutefois, l'immeuble commença à être connu sous le nom *Las Fábricas de Francia*, le nouveau magasin qu'y installèrent

<sup>11</sup> ARPP, livre 3 de Commerce, tome 18, 30-VI-1926, 13-VIII et 31-XII-1927. AGNP, Not. Venturoso Torijano, Puebla, 10-XII-1925, 20-X-1926, 13-VIII et 19-XI-1927.

<sup>12</sup> AGNP, Not. Nicolás Vázquez, 22-VI-1927.

les associés au sein de la firme *Proal y Cobel*, auxquels Jenkins loua l'édifice, à l'aube de 1928. Bien que l'ayant hypothéqué ou mis en gage à diverses reprises, Jenkins conserva durant plus de trente ans la propriété exclusive de l'édifice, dont la valeur continuait, en 1938, à être estimée à 250 000 pesos. En 1959, il la céda gracieusement à la Fundación Mary Street Jenkins, organisée par ses soins en 1954 et qui, de nos jours encore, a ses bureaux dans une partie de l'édifice, tandis qu'elle loue le reste<sup>13</sup>.

Le 19 août 1983, en raison de son ancienneté et de ses caractéristiques architecturales, le bâtiment fut classé "monument historique" par l'Instituto Nacional de Antropología e Historia, conformément à l'article 22 de la *Ley federal sobre Monumentos y Zonas Arqueológicas, Artísticas e Históricas*. Ce décret vint cautionner, dans ce cas concret, la loi de 1977 qui avait créé la "Zone des Monuments Historiques de la Ville de Puebla", zone qui couvre une superficie de quelque 7 km<sup>2</sup> correspondant à l'ancien centre urbain, où s'élèvent 319 édifices dotés d'une valeur historique<sup>14</sup>.

## 2. Usages et usagers

Tout au long de son existence, cet édifice a eu une vocation commerciale, même si une petite partie fut utilisée aussi pour abriter des logements et des bureaux.

Durant plus de cinquante ans, ce fut un magasin de vêtements et de nouveautés: d'abord sous le nom de *La*

<sup>13</sup> ARPP, livre de l'Index des Propriétés, tome 30, enregistrement N° 4054.

<sup>14</sup> Waldemar VERDUGO-FUENTES *et al.*, *Fundación Mary Street Jenkins*, p. 45. ARPP, livre de l'Index des Propriétés, tome 30, enregistrement N° 4054.



*Ciudad de México* (de 1910 –date de son inauguration– à 1927), puis sous celui de *Las Fábricas de Francia* (de 1928 jusqu’au début des années 1960). Plus tard, il fut loué par une chaîne nationale de magasins de tissus, Almacenes Blanco, qui y monta l’une de ses succursales, qui ferma ses portes vers 1973<sup>15</sup>.

Si l’on en croit Antonio Deana Salmerón, le rez-de-chaussée aurait également abrité les bureaux du Banco de Montreal, avant d’accueillir *Las Fábricas de Francia*. Néanmoins, certains répertoires de l’époque indiquent que le Canadian Bank of Montreal n’était pas installé dans cet édifice, mais au numéro 106 de l’avenue Reforma<sup>16</sup>, de sorte que pour la période en question (1910-1973) l’édifice n’aurait pas eu d’autres usages commerciaux, en dehors des trois magasins ci-dessus mentionnés.

Son élégance et la bonne réputation de ses premiers propriétaires, joints au genre et à la qualité des marchandises que les usagers potentiels espéraient y trouver, firent de son inauguration un moment de grande expectative collective, comme il ressort d’un extrait de presse:

À l’occasion de l’inauguration des Magasins de LA CIUDAD DE MEXICO ce prochain lundi 21, on voit augmenter de jour en jour la curiosité du public qui passe sur les trottoirs du somptueux édifice et observe les allées et venues des ouvriers et des employés tout affairés à préparer les derniers détails en vue de l’ouverture, et les familles sont anxieuses de visiter ce nouvel établissement qui sera le premier et le seul en son genre de l’état de Puebla, et peut-être même de tout l’est du pays; mais ce qui éveille la plus grande curiosité, c’est que chacun sait que l’on y présentera les dernières nouveautés inventées par la Mode en matière d’élégance et de raffinement, car il

<sup>15</sup> Interview de Leticia Gamboa à Mme. Aurora González veuve Cano, Puebla, 21-I-2002.

<sup>16</sup> Antonio DEANA SALMERÓN, *Cosas de Puebla*, tome II, p. 166. Carlos V. TOUSSAINT (editor), *Directorio...*, 1930–1931, pp. 153 et 231.



est bien connu que cette maison a toujours offert le meilleur choix des différents articles de la branche<sup>17</sup>.

Ce magasin était donc fréquenté par des clients de la classe moyenne et supérieure de la ville. On peut également supposer qu'il s'agissait d'une clientèle essentiellement féminine, qui venait y acquérir ses propres vêtements, ceux de la famille, ainsi que divers articles pour la maison. Pour l'époque où l'édifice abritait *La Ciudad de México*, nous pouvons nous faire une idée plus précise de sa clientèle, grâce aux nombreuses annonces publicitaires que ses propriétaires firent insérer dans les revues, les almanachs et les répertoires.

Divisé en plusieurs rayons, tels que ceux des articles pour messieurs, dames, enfants, de chaussures, de laines et de soies, de bonneterie et de mercerie, de tapis, de décoration, de meubles et de tapisseries –entre autres–, *La Ciudad de México* offrait un immense choix d'articles, nationaux ou importés, ces derniers provenant essentiellement d'Europe: tissus lisses et imprimés de différents types de fibres, boutons, robes, châles, costumes, chemises, cravates, manteaux, sous-vêtements, parfums, peignes, brosses, dentifrices, talcs, savons, cosmétiques, chaussures, parapluies, sacs, valises, chapeaux, ceintures, poupées, rideaux, lampes, tableaux, cartes postales, albums, plumes, encriers, et même des chaises, des tables, des lits, des tables de toilette, des tables de nuit et des jeux de salle<sup>18</sup>. La maison se vantait de toujours recevoir "par tous les vapeurs les dernières créations de la mode" et d'offrir à sa clientèle des dessins élaborés dans ses propres



<sup>17</sup> *La República*, Mexico, 13-II-1910.

<sup>18</sup> Ambrosio NIETO (editor), *Calendario-Directorio...*, p.s.n.

ateliers de confection, par les soins de tailleurs et de couturiers français:

Nous avons confectionné –proclamait une annonce de 1912– deux élégants modèles de manteaux de la dernière nouveauté [...] Notre cape anglaise est aujourd'hui le manteau le plus à la mode [...] Élégante, elle se porte à la promenade, pour faire du sport et pour monter à cheval, car elle laisse une entière liberté de mouvement [...] Disponible en cachemire anglais extra-épais [...] au prix incroyable de 22 pesos.

Notre pardessus modèle populaire est le meilleur manteau que nous pouvons offrir en raison de sa silhouette "chic", de sa coupe correcte et de sa parfaite finition [...] Son prix n'est que de 20 pesos<sup>19</sup>.

Le fait de disposer d'un vaste édifice, spécialement conçu pour abriter un magasin de vêtements et nouveautés, permit à *La Ciudad de México* de moderniser à Puebla le commerce de ce genre d'articles, comme c'était déjà le cas d'autres magasins de Bas-Alpins, ainsi que des grandes maisons parisiennes. C'est ainsi que s'imposa la pratique des prix fixes, qui mit fin au traditionnel marchandage, assurant un même traitement à l'ensemble de la clientèle et facilitant la comptabilité de l'entreprise. C'est ainsi qu'apparurent également les employés spécialisés pour chaque rayon, qui s'efforçaient de mieux s'occuper de la clientèle.

Un des calendriers que le magasin "La Ciudad de México" (à Puebla) offrait à ses clients chaque année. Celui-ci date de 1918 (source : photo prise par Leticia Gamboa en mars 2004).



<sup>19</sup> *Puebla ilustrada*, Puebla, N° 11, XII-1912.

*Las Fábricas de Francia* ne disposaient pas d'une si vaste gamme d'articles, car leurs propriétaires étaient de moindre envergure économique. Ils vendaient des produits nationaux et importés, dont beaucoup étaient manufacturés dans les usines que d'autres Barcelonnettes avaient implantées dans le pays (essentiellement des usines textiles, de meubles et de parfums). Leurs propriétaires accordaient moins d'importance à la publicité, faisant peut-être confiance au prestige dont jouissait le magasin dont celui-ci était l'héritier. Un guide de 1928 présentait l'établissement dans les termes suivants: "Grands magasins de vêtements et chapellerie", sans fournir de plus amples détails sur les marchandises que l'on pouvait y acquérir<sup>20</sup>.

Quant aux magasins *Almacenes Blanco*, ceux-ci offraient un choix d'articles encore plus restreint: ils se consacraient essentiellement à commercialiser des tissus fabriqués au Mexique, bien qu'au début ils aient également vendu certains types de vêtements du pays. Si du point de vue de ses usages et de ses usagers cet édifice perdit de plus en plus d'importance dans la vie économique et sociale de la ville, il atteignit son point le plus bas à partir de 1973, date à laquelle le dernier de ces grands magasins changea d'emplacement. Pendant près de vingt ans, ses espaces commerciaux demeurèrent fermés, apparemment vides ou abandonnés, seule étant encore utilisée une espèce d'annexe construite dès le début du côté de la rue 2 Oriente.

Cette annexe fut conçue pour servir de logement aux propriétaires et employés de confiance, car il existait parmi les Barcelonnettes cette idée qu'un magasin fonctionnait d'autant mieux et était d'autant mieux surveillé, que ses

<sup>20</sup> F. CAMPOMANES, *Guía del viajero...*, p.s.n.

patrons et ses employés de confiance vivaient plus près de lui, comme nous l'avons vu dans le chapitre V. Cette habitude fut suivie aussi bien par les propriétaires de *La Ciudad de México*, que par ceux de *Las Fábricas de Francia*, à l'exception d'Adrien Reynaud, qui vivait depuis le début du siècle dans sa somptueuse villa de la rue Miradores, actuellement avenue Reforma. Il semblerait qu'en 1963, à la mort de William Jenkins, la Fundación ait établi ses bureaux dans cette annexe, que de nos jours encore elle continue à occuper.

Vers 1988, la partie commerciale de l'édifice commença à être réparée, dans l'intention d'y installer un centre de recherche et de restauration de monuments et d'œuvres d'art; ce centre serait doté d'un espace culturel, avec une cafétéria et d'autres services ouverts au public. En juin 1989, il était question de 1 080 millions de pesos pour mener à bien le remodelage; le centre devrait fonctionner dès le mois de novembre suivant, sous les auspices de la Fundación Jenkins, ainsi que de la Fundación para los Monumentos del Mundo, créée peu de temps auparavant<sup>21</sup>.

Ce projet ne prospéra pas; cependant, la Fundación Jenkins poursuivit le remodelage de l'édifice, afin de le louer à nouveau, cette fois à une chaîne nationale de restaurants dénommée Vips qui, vers 1991, ouvrit au public la succursale que nous connaissons aujourd'hui.

---

<sup>21</sup> *Momento Diario* et *El Sol de Puebla*, Puebla, 20-VI-1989; *Cambio*, Puebla, 21-VI-1989.

### 3. Architecture et décoration

Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement technologique et industriel des pays avancés révolutionna l'architecture. L'apparition du ciment artificiel, du béton armé, de l'acier laminé et du verre sous forme de grandes feuilles ou plaques, sonna le glas des formes robustes et des enceintes mal éclairées, caractéristiques des modèles traditionnels de construction. Une nouvelle ère architecturale s'ouvrit à Londres en 1851, avec le "Palais de Cristal" bâti sur quelque 70 mille mètres carrés, et se consolida à Paris en 1889, avec la "Tour Eiffel"<sup>22</sup>.

L'architecture métallique s'avéra idéale pour les grands établissements commerciaux de la « belle époque ». Sans en sacrifier la stabilité, elle allégea considérablement les constructions, en élargit les perspectives dans des proportions jusqu'alors inconnues et favorisa le contact virtuel entre les espaces intérieurs et extérieurs. À l'aide de solides structures de fer ou d'acier, nues ou recouvertes de béton et accompagnées de baies panoramiques, on construisit d'énormes "caisses de cristal" qui mettaient en évidence tout ce qu'elles renfermaient. La lumière naturelle du jour, ou la lumière artificielle la nuit, vinrent encore renforcer l'"ambiance muséographique" qui caractérisait de telles constructions<sup>23</sup>.

Quoi de mieux qu'un édifice de ce genre pour attirer les clients? C'est bien ce qu'avaient compris les propriétaires des maisons parisiennes devenus fournisseurs "universels" des articles de mode et de nouveauté: Le Louvre, Au Printemps, La Samaritaine, Au Bon Marché, les

<sup>22</sup> Leonardo BENEVOLO, *Historia de la arquitectura*, pp. 134-159 et 299-364.

<sup>23</sup> Israel KATZMAN, *Arquitectura del siglo XIX...*, pp. 217-227.





Galleries Lafayette, et quelques autres encore. C'est pourquoi, dès les années 1870, ils commencèrent à se doter d'édifices *ad hoc*, composés de structures de métal moulé sous les formes les plus diverses, voire capricieuses, servant à la fois d'éléments de support et d'ornement. Inspirées au début de l'art classique, ces formes suivirent ensuite la ligne courbe, caractéristique de l'*art nouveau*.

Né dans les années 1880, l'art nouveau s'exprima avec plus de vigueur dans la décoration que dans l'architecture. Mouvement d'avant-garde voulant se dégager de l'impasse de l'académisme et de l'éclectisme, il rejeta la rigidité de la ligne droite pour adopter la douceur de la ligne courbe, donnant libre cours aux formes sinueuses et torsées, s'élevant avec grâce ou retombant avec délicatesse. Il s'exprima aussi en tant qu'art naturaliste, fondé sur des formes stylisées du monde végétal, asymétriques et dynamiques, harmonieuses quoique irrégulières. Non content de s'exprimer sur les façades, les plafonds et les escaliers, il envahit les sculptures, les peintures, les livres, les annonces publicitaires, les meubles et autres objets d'usage personnel ou domestique<sup>24</sup>.

Appartenant sans aucun doute à l'architecture métallique et de façon plus timide à l'art nouveau, l'édifice qui fait l'objet de ces lignes relève surtout d'un *style éclectique*. Ce ne fut certes pas le premier bâtiment commercial barcelonnète doté d'une armature métallique, car cette mode, partie de France, gagna d'autres pays européens, puis avant la fin du siècle s'étendit également à notre pays, où en dehors de quelques villes de province elle s'implanta essentiellement à Mexico, donnant naissance à

<sup>24</sup> *Enciclopedia del Arte "Garzanti"*, pp. 433-434 et 649-652.

des magasins tels que *El Palacio de Hierro* (1889), *La Esmeralda* (1892), *El Centro Mercantil* (1897) et *La Ciudad de Londres* (1900). Parmi tous ceux-ci, le seul dont l'intérieur ait été "harmonieusement conçu dans le plus pur style de l'art nouveau" fut *El Centro Mercantil*, admiré pour son majestueux escalier rond, les balustrades ondulées de ses étages supérieurs, ainsi que son plafond couvert d'un grandiose vitrail donnant vie à l'ensemble<sup>25</sup>.

Puebla se rallia tardivement à la mode de l'architecture métallique, avec l'édifice de *La Ciudad de México*, le seul à avoir été expressément construit en vue d'abriter un magasin de vêtements et nouveautés, malgré l'existence d'autres commerces de Barcelonnettes dans la ville, comme nous l'avons déjà vu. Si l'éclectisme de son architecture le rapproche de la plupart des édifices qui furent bâtis dans le pays durant le Porfiriat, ses notes modernistes ou d'art nouveau en font en même temps un cas quelque peu particulier.

Une nouvelle de l'année 1910 affirmait que ce bâtiment était inspiré du modèle de *La Samaritaine*, maison fondée à Paris en 1869 par Ernest Cognacq, et qui avait connu un tel succès qu'il avait fallu lui adjoindre un bâtiment supplémentaire, inauguré en 1905. Un architecte moderniste, Frantz Jourdain, dessina ce nouveau magasin pour lequel il conçut une ossature métallique fort légère ainsi qu'une décoration florale "exubérante et luxurieuse", qui en vint à être connue sous le nom de "*style samar*"<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> Francisco DE LA MAZA, *Del neoclásico al art-nouveau...*, pp. 77-100.

<sup>26</sup> Ignacio HERRERÍAS et Mario VITORIA, *Puebla en el centenario*, p.s.n. *Petit Robert. Noms propres*, vol. 2, p. 964. *Les guides bleus...*, pp. 347-348.

Néanmoins, l'exubérance de la décoration n'est pas un trait caractéristique de l'édifice de Puebla occupé aujourd'hui par le restaurant Vips. Beaucoup moins qu'à sa décoration, c'est à son armature métallique qu'il doit sa filiation avec le second magasin de *La Samaritaine*. Comme ce magasin en particulier, mais aussi comme de nombreux autres de la même époque et du même genre, il repose sur une structure de rails et de poutres en fer, unies entre elles par de nombreux rivets et s'appuyant sur de sveltes colonnes du même matériau, couronnées par des consoles dont l'assemblage forme des sortes de petits chapiteaux, ornés de bordures courbes et de discrètes volutes.

En y incluant le rez-de-chaussée, l'espace commercial se compose de trois niveaux, avec des étages intermédiaires en béton armé et des vitrines allant du sol au plafond, montées sur des châssis en fer. Seul dans le cas des châssis qui encadrent les baies du troisième niveau, le fer se courbe pour former un arc en plein cintre, la ligne droite caractérisant tout le reste. Cette structure préfabriquée provient de France, comme l'attestent les pilastres extérieurs flanquant les vitrines du rez-de-chaussée et portant l'inscription "Schwartz & Meurer / Constructeurs / Paris".

Étant donné que l'édifice est construit à un angle, c'est ici que se trouvent sa façade et son entrée principale. De part et d'autre se situent deux entrées supplémentaires: la porte nord conduit au premier étage de l'espace commercial; la porte est, portant le numéro 203, sert d'accès au bâtiment annexe qui, outre les trois niveaux apparents, comporte également un sous-sol sur toute la longueur de l'espace en question, ainsi qu'un entresol de surface plus

réduite. L'ensemble occupe un terrain de 1 452 m<sup>2</sup>, et représente une superficie construite de quelque 5 000 m<sup>2</sup>.

Lors d'une conférence de presse offerte en juin 1989 par la Fundación Jenkins, il fut affirmé qu'à l'origine l'édifice était organisé "autour d'un grand patio central couvert d'une grande verrière décorée de vitraux, d'une hauteur équivalente à quatre niveaux de l'édifice (*sic*)". Il fut également mentionné que le sol était garni de parquets, sauf dans les zones de service, dans le patio et les toilettes, où il était recouvert de carrelage. De même, il fut signalé que la construction de la façade avait fait appel à quatre matériaux: "la porcelaine pour la partie supérieure, la fer pour les châssis et la structure, la verre pour les fenêtres, et la pierre". Un journaliste mentionna, pour sa part, l'existence d'un "bel escalier de bois, large et pratique".

En ce qui concerne l'éclairage du "patio central" et des escaliers, celui-ci n'était pas assuré par une verrière placée en guise de plafond, comme c'était le cas d'autres grands magasins, mais par une série de grandes baies vitrées se trouvant au rez-de-chaussée et au premier étage, derrière les escaliers. Nous ignorons la date à laquelle ces baies furent aveuglées, mais à l'époque des magasins Almacenes Blanco elles n'existaient déjà plus et des escaliers ne subsistait, semble-t-il, que celui qui reliait le rez-de-chaussée au premier étage.

Lors du dernier remodelage, qui eut lieu entre 1988 et 1990, le parquet détérioré fut remplacé par un carrelage moderne; cependant, l'altération la plus importante fut la suppression de l'escalier à double rampe qui conférait un cachet si particulier à l'espace commercial; de sorte que l'on n'accède plus aux étages supérieurs par un escalier rompant



avec la verticalité des lieux, mais par des escaliers de service auxquels l'on a accès par les portes latérales, ou encore par un ascenseur électrique installé il y a une quarantaine d'années dans l'édifice annexe.

Annonce peinte sur la plaque de "La Ciudad de México". Le bâtiment, inauguré en 1910, est idéalisé, il devient symbole de richesse et de pouvoir (source: Musée de la Vallée, Barcelonnette).

Lors de la conférence de presse dont il vient d'être question, il fut également signalé que cet édifice avait été bâti avec des matériaux importés de France, depuis la structure métallique jusqu'aux pierres, arrivées en bateau au port de Veracruz et, de là, transportées par chemin de fer jusqu'à Puebla<sup>27</sup>. En effet, la pierre utilisée ressemble fort à la pierre de taille typique des grands magasins parisiens, surtout en raison de sa tonalité ivoire, une couleur que l'on ne trouve pas dans les carrières proches de Puebla, mais que l'on peut trouver un peu plus loin, à quelque 70-80 kilomètres au sud de la ville: dans l'hacienda sucrière Espíritu Santo Tatetla, de l'ancien district d'Izúcar de Matamoros. En 1908, son propriétaire, l'Espagnol Juan Pérez Acedo, fit publier une petite annonce qui disait: "Les nouveaux magasins de *La Ciudad de México* sont en train de se bâtir avec la pierre des carrières de Tatetla"<sup>28</sup>.

Mais il est vrai que d'autres éléments de l'édifice de ce magasin furent effectivement importés de France, ce qui n'était pas rare: comme le remarque Katzman, de nombreux éléments employés par l'architecture et la décoration du Porfiriato provenaient d'Europe, et notamment de Paris<sup>29</sup>. C'est pourquoi il est possible que les décorations de la

<sup>27</sup> *El Sol de Puebla* et *Momento Diario*, Puebla, 20-VI-1989; *Cambio*, Puebla, 21-VI-1989.

<sup>28</sup> *La Revista*, Puebla, N° 3, 14-VI-1908.

<sup>29</sup> Israel KATZMAN, *Arquitectura del siglo XIX...*, pp. 261-263.



façade aient été fabriquées en France. La peinture vert sombre qui les recouvre ne permet pas de savoir de quel matériau elles sont faites: sont-elles de porcelaine, matériau dont il a été question plus haut? Ou sont-elles de zinc, matériau fort utilisé à l'époque pour les décorations en relief?

Bien que les ornements en forme d'entrelacs, descendant de sortes de médaillons situés à la partie supérieure du troisième étage, suivent le rythme flottant de l'art nouveau, et que soit également de ce style la marquise en forme d'éventail de fer et de verre qui protège l'entrée de l'annexe (fort semblable à celles qui ornent les entrées de certaines stations de métro à Paris), d'autres décorations, tel que le feuillage entourant les fenêtres supérieures, les ovales situés au-dessus des verrières du rez-de-chaussée, ainsi que la série de denticules de la corniche, sont certainement d'origine classique. C'est de ce *mélange de styles* que naît l'éclectisme de cet édifice français, dont l'intégrité est heureusement conservée et dont la beauté demeure, en tout cas, incontestable. Ces attributs, joints à son caractère unique et à son ancienneté, en font un véritable bijou architectural du patrimoine civil de la ville de Puebla.